



Présent imparfait

David Genillard

«Aujourd’hui nous continuerons l’étude de l’Histoire». Voici l’historien et son élève qui cherchent à donner un sens à leur vie. «Tu crois que les Romains qui ont habité cette maison pensaient qu’on la remettrait au jour?». Voilà le professeur et l’étudiant en archéologie qui tentent de comprendre l’Histoire.

TABLEAU I

JULIUS: un adolescent de treize ou quatorze ans

GNIPHO¹: le précepteur de Julius

LA NOURRICE

Rome, 87 av. J.-C. Une ruelle, non loin du forum. A gauche, on aperçoit l’angle d’une domus: un escalier encadré par deux colonnes permet d’y accéder. Au centre, à l’arrière-scène, la statue d’un général; son socle porte l’inscription C MARIUS C F. Quelques arbustes à l’arrière-scène. Du lierre grimpant, anarchique, le long des murs et autour du socle de la statue. Pendant tout le tableau, la scène est baignée d’une lumière jaunâtre.

Julius est assis sur la dernière marche de l’escalier. A côté de lui est posée une coupe, richement décorée, que l’adolescent fait tourner rêveusement. Un temps. Entre la nourrice, par la droite.

LA NOURRICE (à bout de souffle). – Je vous cherche partout depuis un moment. Où vous cachez-vous?

JULIUS (sans regarder la nourrice, d’un ton supérieur). – Que nous veut-on?

LA NOURRICE. – Votre précepteur, il vous cherche; c’est l’heure de votre leçon.

JULIUS. – Toutes ces leçons nous fatiguent et nous les trouvons inutiles.

LA NOURRICE. – Ce n’est pas à vous d’en décider. Quoiqu’il en soit votre précepteur vous attend.

GNIPHO (sortant de la domus. A la nourrice). – Que faites-vous ici à traîner? Je vous avais demandé d’aller chercher notre jeune élève. Et vous, Julius, pourquoi êtes-vous encore ici alors que vous devriez être prêt pour votre leçon?

JULIUS (d’un ton cassant). – Nous n’avons pas envie de subir une autre de vos leçons barbant. Nous ne bougerons pas.

GNIPHO (à part). – Encore plus énervant que son père! Ce qui n’est pas peu dire.

JULIUS. – Que dites-vous?

GNIPHO (hésitant). – Euh... Je... Je disais que j’allais de ce pas... prévenir votre père et... et tout lui dire.

JULIUS (indifférent). – Cela nous est égal. Nous ne bougerons pas.

GNIPHO (d’un ton faussement enjoué).

– Comme il vous plaira. Votre leçon aura donc lieu ici même. Cela nous rappellera les leçons du grand Socrate.

LA NOURRICE (apercevant la coupe posée près de Julius, sur un ton réprobateur).

– Que fait cette coupe ici? (Montrant la statue) Un souvenir des exploits de votre oncle Marius! Un cadeau du grand Sylla,

célébrant sa victoire sur Jugurtha! Un objet d’une valeur inestimable! Vous allez la briser à force de vous amuser avec.

GNIPHO (l’interrompant sèchement). – Laissez cela! Allez-vous-en que je puisse enfin commencer cette leçon. Nous sommes déjà très en retard. Allez! Laissez-nous!

(La nourrice remonte l’escalier et sort en grommelant. Le précepteur reprend son ton faussement enjoué) Enfin! Nous pouvons commencer. Aujourd’hui nous continuerons l’étude de l’Histoire de notre grand et beau Peuple. Nous en étions restés, la dernière fois, à la victoire du grand Scipion sur les Celtibères. Polybe nous apprend, dans son *Historion* ‘i’, comment notre général, alors âgé de seulement 27 ans, avec l’aide de Marcus Junius Silanus (bâillement de Julius), et en dépit des revers précédents, prit d’assaut la ville que l’on nomme Carthage-en-Espagne (bâillement de Julius). C’est sa patience bien plus que sa force au combat qui lui permit de remporter une victoire grandiose (bâillement de Julius). Polybe nous dit que Scipion n’attaqua pas, en effet, la citadelle tout de suite mais s’enquit auprès de ses alliés de la situation de l’armée carthaginoise. Ensuite seulement, ayant appris que (bâillement de Julius, suivi d’un long soupir)... Vous n’écoutez pas!

JULIUS. – Nous n’écoutons pas, en effet.

¹ «M. Antonius Gniphon [...] avait, paraît-il, de grandes dispositions, une mémoire exceptionnelle, une culture aussi vaste en grec qu’en latin, et avec cela un caractère doux et accommodant», Suétone, *Grammairiens et rhéteurs*, VII.1, traduction de M.-C. Vacher, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

Quel intérêt d'écouter des fables d'un autre âge, parlant de pays que nous ne verrons peut-être jamais, écrites en une langue qui nous est étrangère?

GNIPHO. – Ce ne sont pas des fables! Cette Histoire a permis de faire de notre Peuple ce qu'il est. Quant à la langue de leur auteur, si vous aviez pu entrevoir la grandeur de la civilisation hellénique, vous ne tiendriez pas ces propos. Mon séjour à Alexandrie m'a appris que nous avons beaucoup à apprendre de...

JULIUS. – Encore un pays lointain. Connaître ces contrées peuplées de barbares ne nous intéresse pas!

GNIPHO. – Apprendre l'Histoire nous permet de suivre l'exemple de nos illustres ancêtres.

JULIUS. – A quoi bon suivre l'exemple de personnes mortes voilà des siècles? A quoi bon connaître la vie de personnes qui n'ont rien de normal? Dans les histoires de ce Polybe, où sont les gens que nous côtoyons tous les jours, ceux qui font notre peuple? Il n'y est question que de héros, de guerres, de stratèges. Où sont donc les hommes du peuple?

GNIPHO (avec lenteur). – Personne ne retient leur nom car ils n'ont pas aidé notre Ville à devenir ce qu'Elle est aujourd'hui. Seuls les plus vertueux resteront dans la mémoire de Rome.

JULIUS (sarcastique). – Est-ce une vertu que de connaître l'histoire? Et croyez-vous que le nom de Marcus Antonius Gnipho y restera, dans la mémoire de Rome?

GNIPHO. – L'Histoire confère l'immortalité. De plus, elle a servi, et de tous temps, les

desseins politiques des rois de ce monde.

JULIUS (sarcastique). – Rome n'est plus une royauté. Elle est une République et le restera! Vos arguments laissent quelque peu à désirer.

GNIPHO (haussant le ton). – J'en ai assez de perdre mon temps à vous expliquer l'utilité de l'étude de l'Histoire. C'est entendu. Vous ne ferez donc jamais rien de votre vie. Vous resterez un être médiocre. Votre nom ne sera jamais gravé dans le marbre. (D'un ton plaintif) Votre pauvre père en mourra.

JULIUS (saisit la coupe et la jette en direction de la statue avec mauvaise humeur. La coupe se brise en tombant). – Voilà qui est assez. Vous prenez-vous pour l'oracle à prédire ainsi notre avenir? Nous ne serons pas précepteur et ce sera tant mieux.

LA NOURRICE (sortant de la domus). – Que sont ces cris? Vous dérangez toute la maison! (Apercevant la coupe brisée) La coupe de votre oncle, brisée! Je vous l'avais dit qu'il arriverait un malheur. Attendez un peu, vaurien! Vous allez recevoir du bâton. (Elle rentre dans la domus)

GNIPHO. – Ce n'est rien. Je suis sûr que votre père a oublié jusqu'à l'existence de cette coupe. Enterrons ce qu'il en reste et votre méfait sera effacé. (Il creuse le sol de ses mains. Julius vient l'aider tout en surveillant l'entrée de la domus, d'un air anxieux. Un temps bref. Entre la nourrice, un bâton à la main. Julius se relève et commence à reculer. Gnipho, qui n'a pas vu entrer la nourrice, finit de reboucher le trou). Voilà le crime bien camouflé et enterré si profond que je veux bien mourir si on retrouve un jour cette coupe.

Gnipho se relève en se frottant les mains. Il aperçoit la nourrice qui se précipite sur Julius, brandissant son bâton. Gnipho n'a que le temps d'éviter la nourrice. Il regagne la domus en courant.

JULIUS (qui tombe en voulant esquiver un coup de bâton). – Dieux! Sauvez-nous!

LA NOURRICE (rouant Julius de coups). – Bon à rien! Vaurien! Sacripant! (à bout de souffle) Voilà qui vous apprendra!

Elle sort. Julius reste couché, sans bouger. Un temps. Il relève discrètement la tête et voyant qu'il n'y a plus personne, il s'assied.

JULIUS (en larmes). – Par Jupiter Stator! Nous nous vengerons de cette idiote et de cet adepte de l'étranger! Ah! il ne fera jamais rien de sa vie! Ah! il restera un être médiocre! Ah! son nom ne sera pas gravé dans le marbre. Il vous prouvera qu'il peut être grand, celui que vous nommez bon à rien et que vous osez battre. Il sera grand! Il mettra ces pays qui vous fascinent tant sous son pouvoir! Il se fera appeler Divus Iulius! Ils verront...

TABLEAU II

UN ÉTUDIANT EN ARCHÉOLOGIE
L'ASSISTANT
LE PROFESSEUR

La même scène, quelques deux mille ans plus tard. A gauche, où se trouvait l'angle de la domus, il ne reste que l'escalier et la base des colonnes. Au centre, où se trouvait la statue,

il ne reste que son socle, dont l'inscription est presque effacée. Il ne reste plus aucune végétation. A droite, un tas de terre devant lequel sont déposés une brouette ainsi qu'un niveau. Pendant tout le tableau, la scène est éclairée par une lumière très crue.

L'étudiant en archéologie est assis au centre de la scène. Il sifflote et gratte rêveusement la terre avec sa truelle. Un temps. Il s'arrête de siffler et de gratter, examine un instant la pointe de sa truelle, soupire. Un temps. Il recommence à siffler et à gratter. Même jeu, un temps. Il s'arrête, ramasse un galet, l'examine attentivement, soupire, jette le galet par dessus son épaule, soupire. Il recommence à gratter rêveusement, sans siffler. Un temps. Entre l'assistant, par la gauche. Il s'arrête devant les colonnes, les examine en émettant des exclamations montrant son appréciation. Un temps. Il aperçoit l'étudiant qui gratte toujours rêveusement la terre.

L'ASSISTANT (se dirigeant vers l'étudiant et lui donnant un léger coup de pied qui le fait chuter). – Encore à rêver! A la vitesse où tu travailles, on n'est pas près d'en voir le bout! (L'étudiant se rassied lentement, sans adresser le moindre regard à l'assistant). Et puis je t'ai déjà dit de ne pas fouiller assis. Ça ne fait pas assez sérieux. Crétin! (Lui arrachant sa truelle des mains et grattant la terre avec énergie pendant quatre ou cinq secondes). Voilà comment il faut s'y

prendre. C'est pourtant pas difficile! Tu trouves quelque chose?

L'ÉTUDIANT (lui tendant une cagette remplie de tessons de céramique). – Bof...

L'ASSISTANT (saisit un tesson et l'observe longuement. Un temps, entrecoupé par les gloussements intéressés de l'assistant. L'étudiant se remet à gratter rêveusement).

– Ah! Oui! Superbe! Très très joli!

L'ÉTUDIANT (levant lentement la tête vers l'assistant). – Ah ouais?

L'ASSISTANT (sèchement). – C'est tout ce que tu trouves à dire? (Ton docte. Pendant le discours de l'assistant, on voit l'étudiant bâiller à plusieurs reprises). Tu vois, la forme de ces quelques tessons nous indique qu'il s'agit à coup sûr d'une coupe. Je peux dire sans me tromper...

L'ÉTUDIANT (à part). – Ce qui n'arrive évidemment jamais...

L'ASSISTANT. – ...qu'elle a été produite dans le sud de l'Italie. Du milieu du II^e siècle av. J.-C., sans doute. On en trouve peu d'aussi belles. Regarde la finesse du décor! T'as trouvé ça où?

L'ÉTUDIANT (indiquant le socle de la statue avec sa truelle). – Par-là.

L'ASSISTANT (se dirigeant vers le socle et se penchant pour examiner l'inscription). – I. U. S. Dommage, seule la fin est encore lisible. (Reprenant son ton docte, l'étudiant se remettant à bâiller de temps à autre). Ce devait être un personnage important. Cette coupe, enterrée au pied de cette statue, est très intéressante. Je n'ai pas connaissance d'une telle pratique. Peut-être la coupe appartenait-elle à ce personnage et on l'aura déposée devant sa statue pour une occasion

spéciale. Peut-être pour commémorer sa mort.

L'ÉTUDIANT (dubitatif mais tout de même impressionné). – Qu'est-ce qui te permet d'avancer cette hypothèse?

L'ASSISTANT (vexé). – L'expérience!

Entre le professeur. Il se promène rêveusement sur scène, s'arrêtant longuement devant chaque vestige, saluant distraitement l'étudiant et l'assistant au passage.

L'ASSISTANT (tendant la cagette au professeur, avec fierté). – Regarde ce que nous avons trouvé aujourd'hui!

L'ÉTUDIANT (à part, suffoqué). – Nous!

Le professeur prend un tesson et l'examine longuement.

L'ASSISTANT. – Nous l'avons trouvée près du socle. Peut-être une offrande. J'ai pensé que cette coupe avait peut-être été brisée rituellement...

LE PROFESSEUR. – C'est tout à fait extraordinaire comme découverte! Au pied d'une statue, tu dis? Je ne crois pas que cela soit très courant en milieu urbain. C'est extraordinaire! Tu vois, c'est curieux quand même!

L'ASSISTANT. – C'est ce que j'ai tout de suite pensé.

L'ÉTUDIANT (qui s'est remis à gratter, sans regarder les autres). – Et si c'était simplement quelqu'un qui a laissé tomber cette coupe et qui n'a pas voulu s'emmerder à ramasser ses bêtises?



Fig. 1 Rue romaine. Gros, P., *L'Architecture romaine*, Vol. 2, Paris, Picard, 2001, p. 8.

Fig. 2 Un fouilleur et son supérieur. Document de l'IASA.



L'assistant fixe l'étudiant d'un air menaçant. Le professeur l'interrompt avant qu'il n'ait eu le temps de répondre.

LE PROFESSEUR. – Qui sait? C'est une explication possible.

L'ÉTUDIANT (au professeur). – Quoi qu'il en soit, je ne comprends pas l'intérêt de fouiller une énième domus. On ne trouve rien d'intéressant, si ce n'est des pierres et des pierres.

LE PROFESSEUR. – Tu vois, étudier ce genre de site nous renseigne davantage sur la vie quotidienne à l'époque. Si on ne fouillait que des sites majeurs, des bâtiments très riches, on aurait une vision incomplète de la réalité.

L'ÉTUDIANT. – Vous dites que les pauvres sont plus importants que les grands?

LE PROFESSEUR. – Oui et non... Mais riches et pauvres, notables et anonymes ont fait de Rome ce qu'elle a été. Et, qui sait, peut-être qu'un personnage extrêmement important a vécu dans cette maison. On ne le saura sans doute jamais. Mais on en saura au moins davantage sur l'organisation d'une domus. Ne s'intéresser qu'aux riches et aux puissants n'est pas forcément très intéressant... Cela ne montre qu'une facette de l'Histoire

L'ASSISTANT (regardant sa montre, avec impatience). – Il est l'heure de rentrer.

L'assistant et l'étudiant sortent, emmenant le niveau et la brouette. Le professeur reste un instant à contempler le socle de la statue puis sort.

TABLEAU III

La même scène. Le soir. Faible lumière bleutée. A l'arrière-scène, on peut voir à nouveau quelques arbustes et un peu de lierre. Les personnages antiques et modernes se croisent, sans se voir. Entrent l'étudiant et l'assistant, par la droite. Tous deux portent des bouteilles de vin. Ils s'assoient côte à côte au pied du tas de terre.

L'ASSISTANT (sortant un tire-bouchon de sa poche et débouchant la bouteille). – A la tienne!

Il porte la bouteille à ses lèvres puis, après avoir bu, la tend à l'étudiant.

L'ÉTUDIANT (prenant la bouteille et buvant à son tour). – Santé.

Ils continuent à boire, se passant la bouteille l'un à l'autre. Un temps. Par la gauche, entrent Julius, portant deux coupes, et Gniphio, portant une cruche. Ils s'assoient côte à côte sur la dernière marche de l'escalier. Julius tend les deux coupes à Gniphio qui les remplit de vin.

GNIPHIO (levant sa coupe). – «Nunc est bibendum», comme on dit.

JULIUS (levant sa coupe). – A notre santé.

Ils boivent. L'étudiant, l'assistant, Julius et Gniphio restent assis sans parler. De temps à autre, ils boivent. Un temps long.

JULIUS (regardant rêveusement sa coupe). – Vous dites que l'histoire ne retient que

les grands noms. Croyez-vous qu'on se souviendra de nous? (Un temps)

L'ÉTUDIANT (regardant rêveusement la bouteille de vin). – Tu crois que les Romains qui ont habité cette maison pensaient qu'on la remettrait au jour, qu'on se trouverait ici, à chercher à connaître qui ils étaient? (Un temps)

GNIPHIO (avalant une grande gorgée de vin, puis sur un ton malicieux). – Ce que nous faisons là ne fait pas partie des grandes actions. (Pensivement) Peut-être, si nous faisons un jour partie des puissants de notre Ville... Qui sait? Ou alors, peut-être que nos descendants ne s'intéresseront pas à leur passé. Alors nous serons oubliés.

L'ASSISTANT (reprenant la bouteille des mains de l'étudiant). – Je ne pense pas. Nous, nous ne nous posons pas ce genre de questions... Pourquoi eux y penseraient-ils? Quoiqu'il en soit, nous, nous avons un nom; eux, ils resteront probablement anonymes. C'est ce qui fait la différence.

JULIUS. – Domage!

L'ÉTUDIANT. – Domage!

Ils restent en scène et continuent à boire. Un temps long. La lumière baisse lentement jusqu'à ce que la scène soit plongée dans l'obscurité.

RIDEAU*

*David Genillard, étudiant en Lettres à l'Université de Lausanne, a remporté le cinquième prix de la Sorge avec ce texte.